

terre battue

un film de **Stéphane Demoustier**



VENISE 2014
SEMAINE INTERNATIONALE
DE LA CRITIQUE

Les Films Velvet
présente

terre battue

Un film de
Stéphane Demoustier

Avec
Olivier Gourmet, Valeria Bruni Tedeschi, Charles Mérieulle

Format image : 2.35 - DCP / Format son : Dolby Digital 5.1

Durée : 95mn

Sortie le 17 décembre 2014

diaphana
DISTRIBUTION

Dossier de presse et photos téléchargeables sur le site www.diaphana.fr

Presse

Laurence Granec - Karine Ménard

92, rue de Richelieu

75002 Paris

Tél. : 01 47 20 36 66

laurence.karine@granecmenard.com

Distribution

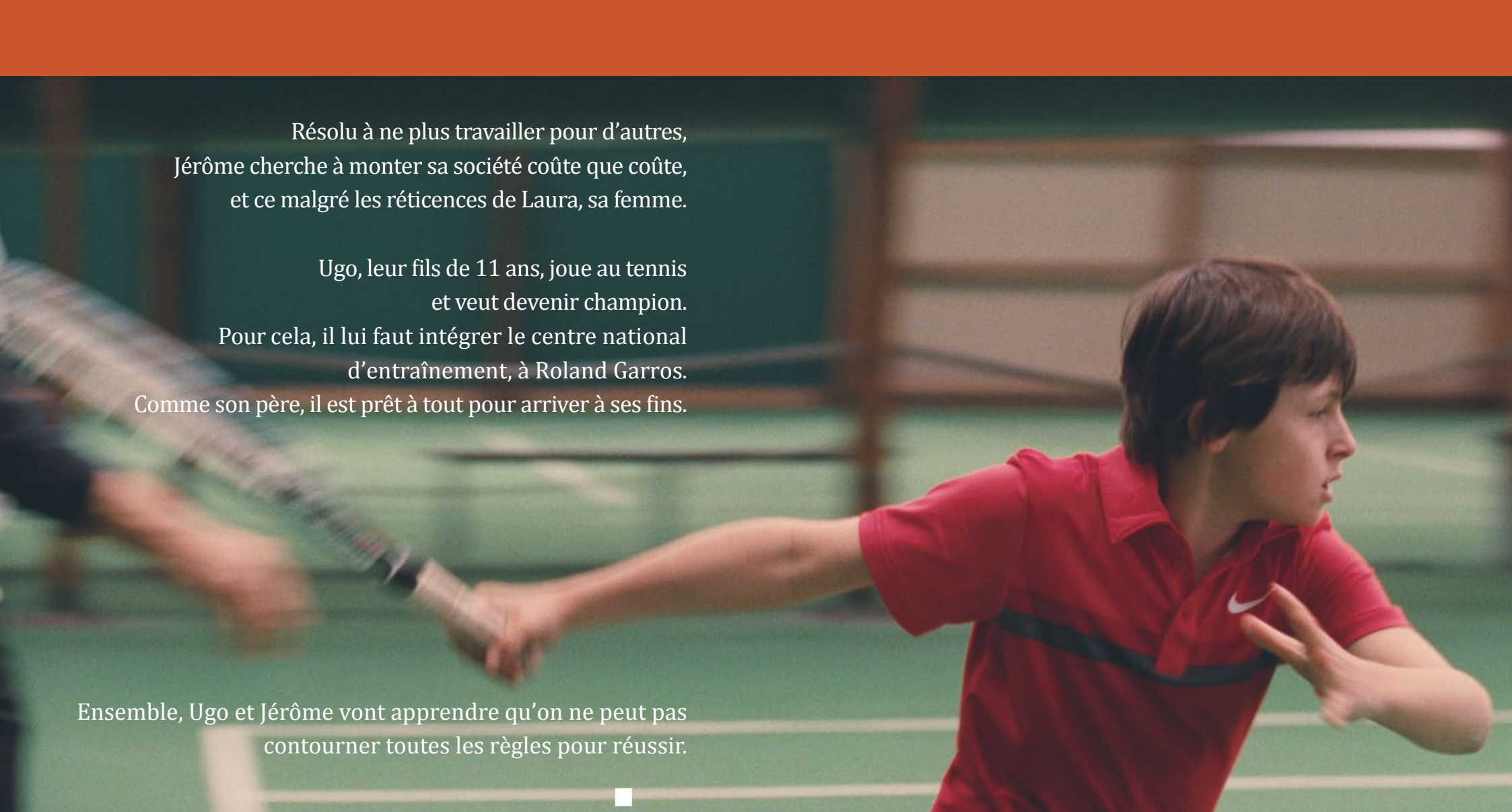
Diaphana

155, rue du Fbg St Antoine

75011 Paris

Tél. : 01 53 46 66 66

www.diaphana.fr



Résolu à ne plus travailler pour d'autres,
Jérôme cherche à monter sa société coûte que coûte,
et ce malgré les réticences de Laura, sa femme.

Ugo, leur fils de 11 ans, joue au tennis
et veut devenir champion.
Pour cela, il lui faut intégrer le centre national
d'entraînement, à Roland Garros.
Comme son père, il est prêt à tout pour arriver à ses fins.

Ensemble, Ugo et Jérôme vont apprendre qu'on ne peut pas
contourner toutes les règles pour réussir.

synopsis

entretien avec Stéphane Demoustier

Réaliser un premier film, cela revient à mettre au jour, consciemment ou non, des choses personnelles. Est-ce le cas pour vous ?

Oui et non. Je ne cherchais pas à faire un film autobiographique, ce n'était pas le but même si pas mal d'éléments du scénario me touchent de près, me renvoient à ce que j'ai vécu et vu étant enfant, et à ce qu'il m'en reste aujourd'hui. C'est pourquoi le film me ressemble beaucoup. Mais la genèse remonte à un fait divers qui a eu un certain retentissement il y a une dizaine d'années : l'histoire d'un père dont le fils était un bon joueur de tennis, et qui, pour être sûr de le faire gagner, avait mis un puissant somnifère dans la bouteille d'eau de plusieurs des adversaires. L'un d'eux en est mort. Cela m'avait marqué.

Pourquoi ?

Parce que j'ai moi-même beaucoup joué au tennis quand j'étais enfant. J'ai été plusieurs fois champion de ligue (je vivais dans le Nord) et j'ai fait une demi-finale de championnat de France quand j'avais 12 ans. C'étaient les prémisses du haut niveau, avec la question-clé : persévérer ou pas ? Je n'ai pas continué. Pourtant je sais que cette période m'a forgé. Le fait divers m'a poursuivi. Ça a été un déclencheur. Je me suis demandé ce qui se jouait derrière ce drame. Il fallait tout réinterpréter.

Que manquait-il ?

Paradoxalement, l'histoire me paraissait trop caricaturale, et donc trop pauvre, pour nourrir un scénario. Il fallait la mettre en perspective. Ne pas traiter le sport comme un monde en soi, mais comme un dérivé d'un monde plus vaste, comme un autre terrain de domination. Je suis parti de l'idée que le tennis pouvait être vu comme un modèle réduit de la société, et le parcours du fils, comme un contrepoint à celui de son père. Le film décrit cette double trajectoire : deux personnages très proches affectivement, mais qui vont mettre du temps à se retrouver et à se comprendre vraiment. Cela passait par des rimes, des résonances, des ruptures qui me permettaient de développer les thèmes qui m'intéressaient, la question de la transmission et celle de la réussite.

Le film démarre sur une note assez sombre a priori : le père vient d'être licencié. Il approche de la cinquantaine, son avenir paraît sérieusement compromis. Et pourtant, il est souriant, presque rayonnant. Comment expliquez-vous son attitude ?

Le personnage de Jérôme est par nature optimiste. Il garde un enthousiasme, une passion, une énergie intacts par rapport à son métier. Cela lui permet de rebondir, d'imaginer déjà l'entreprise qu'il pourrait créer et pour laquelle il va entamer les démarches sans délai. J'espère que le spectateur a envie d'y croire avec lui...

On peut penser aussi qu'il manque de lucidité, qu'il a une certaine forme de naïveté...

Le personnage est en danger mais il ne doit pas laisser le doute s'immiscer alors il agit pour conjurer cette situation. C'est sa réponse. On peut regarder ça avec distance et considérer qu'il s'égare. Mais ce qui m'émeut et me fait croire en un salut, c'est que le personnage se mette en mouvement.

Vous cernez la détresse du père par touches, sans appuyer sur le contexte social du chômage aujourd'hui, comme si ce n'était pas le sujet.

Ce n'est pas le sujet, en effet. La détresse du père est existentielle, pas économique. Il appartient à cette classe sociale et à cette époque où ce qui est vital, c'est le statut social. Il a vécu depuis des années prisonnier d'une exigence de réussite, dans le regard des autres. Il satisfaisait à cette figure de l'homme accompli et père de famille. Que se passe-t-il lorsque le modèle vacille ?

Dans la fiction, c'est la perception du « déclassement », par le protagoniste et par son environnement proche, qui m'importait. D'où cette articulation entre le rêve du fils – jouer, un jour à Roland Garros, comme un leitmotiv – et l'effondrement du père quand son projet échoue.

Votre approche du monde professionnel sonne très juste. Comme si vous aviez fait une enquête sur le terrain pour écrire le scénario. Est-ce le cas ?

Je viens de ce milieu provincial du Nord. Dans ma famille, beaucoup de personnes, à commencer par mon père, ont travaillé dans la grande distribution. La réussite, pour eux qui sont souvent autodidactes, passe par un long processus. On grimpe les échelons un par un, et rien n'est jamais acquis. On doit en permanence faire ses preuves, on subit la tyrannie du chiffre d'affaires au quotidien. La pression psychologique est très violente. Et pourtant mon père adorait ça. Il trouvait une certaine noblesse à ce métier, il était sincèrement convaincu que la grande distribution permettait au plus grand nombre d'accéder aux biens de consommation. Je me souviens que, sur la route des vacances, il s'arrêtait pour que nous visitions des centres commerciaux. C'étaient ses musées ou ses églises !

Dans votre film, on perçoit très bien cette passion, et l'aveuglement qu'elle peut engendrer...

J'espère l'avoir montré sans condescendance. Ce que je voulais, c'est que le père ne soit pas qu'une victime du système ou un illuminé déconnecté du monde. Au contraire, il en a parfaitement intégré les codes. Jérôme n'hésite pas à usurper son identité pour obtenir des chiffres qui lui sont précieux ou à faire preuve d'un certain cynisme quant au sort des employés du magasin qu'il s'apprête à racheter.



Je préfère donc retenir l'audace de Jérôme et sa part d'ombre. Il n'est pas un agneau naïf ou inoffensif face aux grands méchants capitalistes. Ce serait trop simpliste.

Le fils, Ugo, lui, doit affronter l'échec de son père puis la séparation de ses parents. C'est beaucoup, et pourtant, il traverse les épreuves sans paraître trop en souffrir. Pourquoi ?

Ugo a une réaction de protection. Il s'immerge dans le tennis, où il excelle. Il est à son tour dans une logique de réussite, ce qui est à ses yeux le meilleur moyen de contrecarrer la logique d'échec paternelle. Je pense qu'un enfant prend ce qui arrive comme une donnée. Il encaisse d'abord avant d'exprimer les choses, comme le fait finalement Ugo avec une grande violence.

La séparation des parents survient comme un coup de théâtre. L'épouse annonce un jour, à brûle-pourpoint : « Je te quitte ». Pourquoi avoir joué sur l'effet de surprise ?

Avant tout parce que cet épisode est raconté du point de vue du père. Et pour lui, l'annonce est en effet brutale. Pourtant le cheminement est bien réel, à travers des bribes de situations où l'on peut comprendre qu'à mesure que Jérôme s'enfonce dans son projet sans issue, il oublie que sa femme existe. Alors elle doute, elle s'inquiète, et finalement elle s'éloigne. Un décalage se dessine insidieusement dans le couple. J'ai joué sur les ellipses ou le hors-champ, qui sont un moteur pour faire avancer l'action. Je voulais faire ce pari parce que le cinéma offre cette possibilité. Et il me semble qu'après la rupture, on comprend, dès qu'on revoit la femme, qu'elle est comme libérée, qu'elle a retrouvé un certain éclat, qu'elle revit.

A l'inverse du fait divers qui a été à l'origine de ce projet, c'est le fils, et non le père, qui tente d'empoisonner son adversaire. Pourquoi ?

Ce chassé-croisé m'intéressait davantage car il révèle mieux toute la complexité du réel... Quant au geste en soi, je pense qu'il relève d'un faisceau de raisons. L'enfant veut gagner à tout prix, c'est l'explication la plus immédiate. Mais le fait est, aussi, qu'il fallait sans doute ce geste de l'enfant, pour que le père, prisonnier de ses problèmes, pose enfin le regard sur son fils et prenne la mesure de ses propres égarements. A partir de là, chacun va prendre l'autre en compte, tenter de le protéger en s'accusant. Sans se parler, ils vont enfin se retrouver.

Face à Olivier Gourmet, dans le rôle du père, le choix de l'interprète du fils était décisif.

Un an avant le tournage, j'ai réalisé un documentaire de 40' « Les petits joueurs » sur un groupe d'enfants de 11 ans qui participaient aux championnats de France

de tennis. C'était une sorte de préparation où je confrontais ce que j'avais écrit, essentiellement sur la base de mes souvenirs, à la réalité. Au montage, j'ai vu ce que ces enfants avaient en eux de profondément singulier. L'exigence, le sens de la responsabilité, l'intensité. Ces enfants ont totalement intériorisé la violence inhérente au tennis de compétition qui veut qu'à l'issue de chaque match, il y ait un vainqueur qui poursuivra sa route et un vaincu qui est éliminé. Un vivant et un mort. Alors j'ai eu la conviction que pour toucher une certaine réalité, pour approcher cette intensité, je devais nécessairement choisir parmi les « apprentis-joueurs » de tennis. C'était d'autant plus naturel que mon désir de faire ce film était aussi lié à celui de filmer le tennis. Il me fallait donc un joueur.

Sur quels critères s'est fait votre choix pour Charles Mérienne dans le rôle d'Ugo ?

J'avais repéré Charles Mérienne dans le documentaire où on ne fait que l'apercevoir. Quand j'ai commencé le casting, j'ai voulu le rencontrer. Il y avait une évidence. Mais j'ai tenu à faire un casting aussi large que possible. J'ai vu 350 enfants tennismen dans toute la France. A l'arrivée, je suis revenu à mon premier choix. Charles est un enfant qui a beaucoup de caractère et qui va vite. J'aimais qu'il soit à la fois timide et audacieux. J'aimais l'intelligence de son regard. J'aimais son visage qui n'avait pas une beauté enfantine convenue. Au tournage, il s'est révélé rapide, vif, concentré. Des qualités qui ont à voir avec sa pratique du tennis bien sûr (il est champion de Bourgogne de sa catégorie) et qui m'ont plus que conforté dans ce choix.

Olivier Gourmet, dans le rôle du père, est, une fois de plus, d'une présence et d'une vérité exceptionnelles. Comment l'avez-vous dirigé ?

J'ai écrit le rôle pour lui. J'ai eu la chance qu'il l'accepte. Nous n'avons pas eu de temps de préparation car il a enchaîné sans transition avec un autre tournage. Il s'était blessé, il avait très mal à la jambe mais il ne concevait pas de renoncer à tourner. Il a besoin de travailler et il ne peut pas s'arrêter. Cette frénésie de travail constitue d'ailleurs un point commun entre lui et le personnage de Jérôme. Olivier avait parfaitement compris le rôle et tout a été simple avec lui. Même sa blessure est devenue un point d'appui pour sa partition. Il donne une humanité et une épaisseur à un personnage que d'aucuns auraient eu tendance à déprécier ou tourner au ridicule. Après deux mois et demi de montage, j'avais encore des surprises en regardant les rushes. Sans jamais être dans la performance, il exprime une vérité et une sincérité sans faille. Et puis vis-à-vis de « son fils », il a été d'une grande intelligence en trouvant le juste rapport avec Charles. Il s'agissait à la fois de gagner sa sympathie et sa confiance mais aussi de maintenir la bonne distance pour que l'enfant reste mobilisé tout au long du tournage. En cela, Olivier a outrepassé sa stricte fonction d'acteur et il fut toujours un allié pour le film.

Du reste, nul doute que la présence d'Olivier au casting a participé à la décision des Dardenne de coproduire le film. Et là aussi, ce fut une belle rencontre. Les frères ont suivi toutes les étapes de fabrication du film avec beaucoup d'attention et de bienveillance.

Valeria Bruni Tedeschi joue le rôle de la mère qui n'a que quelques scènes, juste un second rôle. Pourquoi elle ?

On voit très peu la mère en effet mais elle joue un rôle central. Il fallait une actrice qui fasse ressentir instantanément la fascination qu'elle a pu exercer sur son mari. Une actrice qui imprime tout de suite sa trace. Et je voulais quelqu'un qui ait de l'éclat et en même temps une faille. En cela, Valeria était l'actrice idéale, à la fois superbe et fragile. Elle joue à merveille le malaise ou la fêlure comme la « renaissance » après la séparation.

Vous accordez une importance particulière aux lieux, aux décors. Ils sont partie intégrante de l'histoire, ils en renforcent l'authenticité.

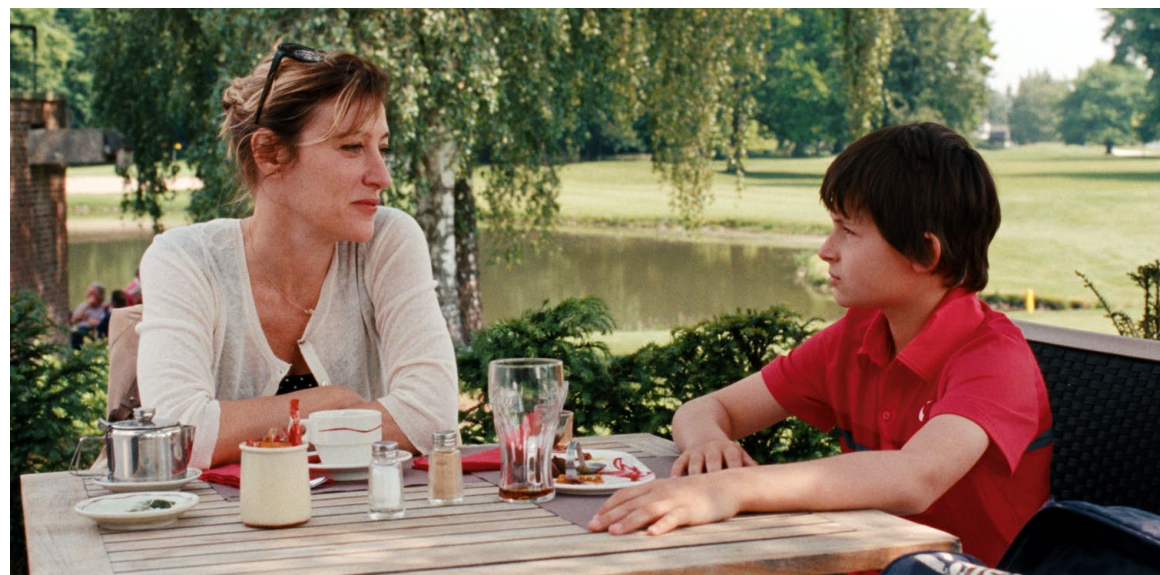
J'avais les décors en tête dès l'écriture. J'ai tourné à Villeneuve d'Ascq, là où j'ai grandi. La maison est la même que celle dans laquelle nous vivions, dans la même rue. De même pour la plupart des tennis ou pour les centres commerciaux qui sont ceux de mon enfance. J'ai filmé en 35 mm et en Scope, notamment pour donner du lyrisme à des lieux qu'on ne regarde pas parce qu'ils sont ingrats à l'image (les centres commerciaux), ou marqués par les codes télévisuels (les terrains de tennis). Surtout, je voulais qu'à l'image, ce ne soit pas beau mais juste.

Stéphane Demoustier

Stéphane Demoustier est né à Lille en 1977.

Il a réalisé des courts-métrages, sélectionnés et primés dans de nombreux festivals en France et à l'étranger : *Fille du calvaire* (2012), *Bad Gones* (2011), *Des nœuds dans la tête* (2010) *Dans la jungle des villes* (2009).

En 2013, il réalise un documentaire, *Les petits Joueurs*, décrivant le parcours de 3 enfants qui participent aux championnats de France de tennis des 10-11 ans. *Terre battue* est son premier long-métrage.





interprétation

*Jérôme
Laura
Ugo
Sylvie
Sardi
Gerets
Le lieutenant
La femme policier*

**Olivier Gourmet
Valeria Bruni Tedeschi
Charles Mérienne
Vimala Pons
Jean-Yves Berteloot
Samuel Louwyck
Husky Kihal
Sandrine Dumas**

liste technique

| | |
|---|---|
| Réalisation | Stéphane Demoustier |
| Scénario | Stéphane Demoustier |
| Collaboration au scénario | Gaëlle Macé |
| Image | Julien Poupard |
| Montage | Damien Maestraggi |
| Son | Emmanuel Bonnat |
| | Julie Brenta |
| | Vincent Verdoux |
| 1 ^{er} assistant mise en scène | Guilhem Amesland |
| Scripte | Virginie Prin |
| Casting | Kris Portier de Bellair |
| Casting enfants | Lucile Jacques et Marie-Stéphane Imbert |
| Décors | Paul Rouschop |
| Costumes | Anne-Sophie Gledhill |
| Regie | Frédéric Morin |
| Direction de production | Christophe Grandière |
| Production | Les Films Velvet - Frédéric Jouve |
| Productrice associée | Marie Lecoq |
| Une coproduction | Jean-Pierre et Luc Dardenne |
| Les Films du Fleuve | Delphine Tomson |
| Productrice exécutive | Stéphane Demoustier/Guillaume Dreyfus |
| Année Zéro | Olivier Père/Rémi Burah |
| Arte France | Arlette Zylberg |
| RTBF (Télévision belge) | |
| Partenaires | Centre National du Cinéma et de l'Image animée |
| | Canal + - Arte France - Ciné + - Eurimages |
| | Région Ile de France - Wallonie - Centre du |
| | Cinéma et de l'Audiovisuel de la Fédération |
| | Wallonie-Bruxelles |
| | Tax Shelter du Gouvernement fédéral belge |
| | Cinéfinance Tax Shelter - Indéfils 2 |

